

Pestalozzi, père des pauvres

Autor(en): **Genoud, Léon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Armenpfleger : Monatsschrift für Armenpflege und Jugendfürsorge enthaltend die Entscheide aus dem Gebiete des Fürsorge- und Sozialversicherungswesens**

Band (Jahr): **24 (1927)**

Heft 3

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-837489>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Der Armenpfleger

Monatschrift für Armenpflege und Jugendfürsorge.

Offizielles Organ der Schweizerischen Armenpfleger-Konferenz.

Beilage zum „Schweizerischen Zentralblatt für Staats- und Gemeinde-Verwaltung“.

Redaktion:

Pfarrer A. Wild, Zürich 2.

Verlag und Expedition:

Art. Institut Orell Füssli, Zürich

„Der Armenpfleger“ erscheint monatlich.

Jährlicher Abonnementspreis für direkte Abonnenten Fr. 6.—, für Postabonnenten Fr. 6.20.
Insertionspreis pro Nonpareille-Zeile 20 Rp.

24. Jahrgang

1. März 1927

Nr. 3

Der Nachdruck unserer Originalartikel ist nur unter Quellenangabe gestattet.

Pestalozzi, père des pauvres.

Par Léon Genoud, Fribourg.

Le père d'Henri Pestalozzi était médecin. Il dissipa sa fortune, si bien qu'à sa mort, sa pauvre veuve dut faire les plus grands sacrifices pour élever ses enfants. Le jeune Henri connaissait cette situation; il pouvait la comparer avec celle de ses camarades, la plupart enfants de familles aisées, et peut-être trouverait-on là l'origine du grand amour des pauvres qu'il manifesta dans la suite. Il se mit même à étudier le droit „afin de s'enfoncer dans la bataille en faveur des pauvres“.

Etant tombé malade d'un excès de travail, Pestalozzi consulta un médecin qui lui conseilla de se rendre à la campagne. Il se rendit donc chez son grand-père, pasteur à Höngg, près de Zurich.

La vie tranquille et paisible du paysan lui plut et il décida de se vouer à l'agriculture. Dès qu'il fut rétabli, il partit pour Kirchberg, près Berthoud, où il entra chez un grand propriétaire, Tschiffeli. Il y travailla avec ardeur, mettant la main à tout, du matin au soir.

Au bout de dix mois d'apprentissage et plein d'enthousiasme, Pestalozzi rentra à Zurich, puis, en 1768, acheta entre Reuß et Aar, un très grand terrain. Bientôt il se maria, mariage dont il eut un fils, puis entreprit la construction d'une maison d'habitation au centre de son domaine et qu'il appela Neuhof. Il ne put toutefois y entrer qu'en 1771. En attendant, il occupait un logement à Mülligen, sur la Reuss.

C'est de Mülligen, qu'il se rendait chaque jour sur ses terres, à une lieue de là. Il y cultivait la garance, en espérait un important bénéfice, et rêvait de faire, en outre, de la culture maraîchère en grand, dont il écoulerait les produits dans les marchés des villes voisines. Mais le sol étant tout-à-fait impropre à ces cultures, il remplaça la garance par le trèfle et établit une fromagerie. Voulant à tout prix réussir, Pestalozzi entreprit le filage et la fabrication d'étoffes de coton. Cette nouvelle entreprise ne réussit pas mieux, si bien qu'il fut accablé de soucis et que sa femme dévouée dû consacrer tout son avoir à sauver la situation.

Au moment où il voyait sa fortune compromise, Pestalozzi, ému par les troupes d'enfants affamés qui parcouraient la contrée en mendiant, chercha, avec sa noble épouse, comment on pourrait les arracher à la misère et à la

mendicité. Il lui vint l'idée d'occuper ces enfants et de les élever par le travail et pour le travail. Les jeunes époux décidèrent donc de recevoir dans leur maison un certain nombre de ces enfants abandonnés et de leur constituer ainsi une famille.

Malgré son échec dans ses essais de grande culture, le pédagogue considérait la vie des champs, la culture de la terre combinée avec quelques travaux industriels, comme le meilleur sort à offrir aux enfants abandonnés. Aussi bien, il espérait que, par leurs propres forces et avec l'aide de Dieu, ces enfants seraient capables, non seulement de pourvoir à leurs besoins, mais encore de contribuer au bonheur de leur famille et de leur patrie.

A ces yeux, c'était le meilleur moyen de guérir la misère du peuple, et il ne voyait dans toutes les institutions de bienfaisance, qui habituent le pauvre à manger un pain qu'il n'a pas gagné, que des palliatifs dont le dernier effet était d'augmenter le mal.

Le philanthrope de Zurich avait fait sur son domaine de mauvaises expériences en engageant des ouvriers salariés qui n'avaient apporté à leur travail que l'activité de mercenaires. Il attendait mieux du travail des enfants qu'il élevait lui-même sous son toit. C'est pourquoi il résolut de faire cet essai dans sa propre maison et sur son exploitation. Il voulut que Neuhof devint le modèle et le centre d'une grande œuvre de régénération.

Pestalozzi se mit donc à l'œuvre; il établit un atelier et un dortoir, se rendit sur les routes et dans les villages voisins pour recueillir les enfants abandonnés. Avant la fin de 1775, il en avait déjà adopté vingt. Il les habillait, les nourrissait, leur témoignait l'affection d'un père; il les avait toujours autour de lui, les associant à tous ses travaux, au jardin, aux champs, dans la maison. Les jours de mauvais temps, il occupait les garçons à la préparation du coton, au bobinage, au tissage, même à la teinturerie; les filles, au filage du lin, aux travaux de la cuisine et aux ouvrages manuels féminins, dans lesquels excellait Madame Pestalozzi. Ce que l'un des pupilles de Pestalozzi apprenait, donnait du courage aux autres; les grands enseignaient à leurs cadets les secrets du travail. On ne se pressait pas de leur apprendre à lire et à écrire, parce que, estimait le pédagogue, ce talent ne peut être utile qu'à ceux qui savent penser et parler. Aussi, l'instruction se donnait-elle souvent pendant que les enfants travaillaient de leurs mains et on les occupait presque sans cesse à des exercices de langage dont les sujets étaient fournis par la vie de famille, les travaux du ménage, la maison et ses alentours. Chacun devait gagner son pain par son travail, et Pestalozzi espérait qu'ainsi l'entreprise se suffirait à elle-même. Il faisait tout ce qu'il pouvait, travaillant jour et nuit. Il est touchant de voir comment il s'inquiétait de chaque enfant, recherchant ses aptitudes (le mot „orientation professionnelle“ n'était pas encore créé), pour savoir à quoi chacun serait le plus habile. Tout ce qu'il avait, il le partageait avec ses protégés; il mangeait avec eux et comme eux; leur donnait les meilleurs pommes de terre, ne gardant pour lui que les plus mauvaises, disent ses biographes. . . Tout pour les autres, rien pour soi: telle était sa devise.

Au bout de quelques mois, ces petits mendiants n'étaient plus reconnaissables: malgré l'extrême simplicité et la frugalité de leur régime, ils étaient fortifiés et avaient repris toutes les apparences d'une santé florissante; leur physionomie avait une expression de bonté, de bienveillance, de franchise qui leur manquait entièrement à leur entrée à Neuhof. Les enfants prenaient plaisir à leurs travaux et ils y réussissaient. Enfin, ils paraissaient en général,

répondre par leur zèle et leurs sentiments, aux soins affectueux qui leur étaient prodigués.

L'expérience de Neuhof eut bientôt du retentissement: elle avait excité l'intérêt et l'admiration des hommes capables d'apprécier la noble et généreuse pensée qui l'avait inspirée. Mais les enfants étaient trop jeunes pour gagner beaucoup, ou bien ils s'en allaient lorsque, bien nourris et vêtus, ils avaient appris à travailler. Malgré ces difficultés et beaucoup d'autres, Pestalozzi ne se laissa point décourager. Il avait même entrepris, sur une assez vaste échelle, un commerce de fil et de draps et il allait lui-même écouler sa marchandise à la foire de Zurzach.

Au bout de trois ans, Pestalozzi avait, dans son institution, 37 enfants et 12 employés: une ménagère, un maître tisseur, deux habiles tisserands, deux ouvrières fileuses, deux valets de ferme, deux servantes. Ce gros train de maison coûtait beaucoup d'argent. Aussi Pestalozzi fut-il obligé de solliciter des secours. Un de ses amis, Iselin, de Bâle, inséra au commencement de 1776, dans son journal hebdomadaire, „les Ephémérides“, un appel de Pestalozzi aux amis et bienfaiteurs de l'humanité „en vue de soutenir un établissement destiné à donner de l'éducation et du travail aux enfants pauvres à la campagne“.

Cet appel présente un grand intérêt, parce que Pestalozzi y décrit lui-même la situation de son entreprise et indique ses espoirs:

„Depuis longtemps déjà, écrit-il, je tiens pour vraisemblable que les jeunes enfants peuvent, dans des circonstances favorables, gagner eux-mêmes leur entretien par un travail modéré, lorsque quelques avances de fonds permettent d'organiser à la fois, et un système économique de logement et de nourriture, et un enseignement qui n'exige qu'un temps très restreint. . .“

Il dit avoir vu dans une contrée pauvre la misère des enfants placés par les communes chez des campagnards; ces enfants ont grandi sans acquérir aucun des sentiments, aucune des forces nécessaires à eux-mêmes et à la patrie. C'est pour lui un fait d'expérience que l'usage prolongé des mets les plus communs, pommes de terre, légumes, pratiqué uniquement, mais convenablement variés et alternés, avec très peu de pain, est une nourriture suffisante pour obtenir une bonne santé et une belle croissance. Ce n'est pas le travail qui arrête la crue et le développement des enfants pauvres, mais la privation du nécessaire, le désordre de la vie, les passions plutôt excitées que contenues. . .

Les enfants, continue Pestalozzi, après avoir perdu la santé, les forces et le courage, dans une vie de fainéantise et de mendicité, une fois soumis à un travail régulier auquel ils n'étaient point habitués, ont promptement repris la gaieté, l'entrain, la bonne mine, et une croissance étonnante, par le seul changement de leur position et l'éloignement des circonstances qui avaient excité leurs passions.

. . . „Le garçon qui ne grandit que pour devenir un vagabond, peut-être même un criminel, la jeune fille qui, sans appui et sans direction se prépare une vie misérable et désordonnée, tous ceux qui seront presque inmanquablement perdus pour eux-mêmes et pour le pays, voilà ceux que je voulais relever en leur donnant par l'éducation, une vie active et utile. La situation de mon domaine me paraît favorable à la réussite de ce projet au point de vue économique et sous tous les autres rapports.“

Et si son appel réussissait, le bon Pestalozzi promettait de consacrer tout son temps, toutes ses forces à l'éducation des pauvres enfants abandonnés, en

leur apprenant à lire, à écrire, à calculer, et certains petits métiers. Enfin, il promettait, en outre, de les instruire dans leur religion et de faire tout ce qui lui serait possible pour former et développer en eux, un cœur pur et sensible.

L'appel vibrant de Pestalozzi ne resta pas sans effet. Des particuliers, ainsi que le Conseil de Commerce de la République de Berne se déclarèrent prêts à soutenir cette institution.

Pestalozzi, aidé de sa vaillante femme, continua avec un nouveau courage son travail d'éducation et de formation aux travaux manuels. Il espérait toujours qu'il pourrait maintenir son institution; mais les pertes, les mauvaises récoltes et une connaissance insuffisante des affaires, l'obligèrent en 1780, à fermer sa maison. Il était désormais réduit à rien. Sa femme qui avait employé pour lui ses dernières ressources était tombée malade. Ce nouvel insuccès financier avait enlevé à Pestalozzi tous les appuis sur lesquels il pouvait compter.

„L'œuvre de Neuhof, écrit Roger de Guimps peut servir à caractériser Pestalozzi; elle a été le rêve de sa jeunesse; elle lui appartient à lui seul: elle reste sa pensée favorite et à l'âge de 80 ans, il ne désespérait point encore de la renouveler avec succès.“

Malgré cet insuccès, Iselin de Bâle, qui avait connu tout jeune Pestalozzi à Zurich, lui tendit de nouveau la main pour relever son courage. Il lui offrit son appui pour exposer au public ce qu'il n'avait pas réussi à réaliser. En même temps, Félix Blattler, un riche négociant de Bâle, l'aidait à remettre en valeur le domaine de Neuhof.

C'est alors que Pestalozzi écrivit son livre „Léonard et Gertrude“, montrant le relèvement économique et moral d'un village et dans lequel il traitait de l'abolition de la tournée des pauvres d'une maison à l'autre pour y recevoir leur entretien, le partage des biens communaux improductifs, le rachat des dîmes, l'institution de caisses d'épargne, l'organisation d'un régime pénitencier éducatif; enfin, l'établissement de bonnes écoles primaires où l'éducation soit dirigée vers les besoins moraux de l'âme et les besoins matériels de la vie.

(A suivre.)

Verwandten-Unterstützungspflicht.

(Entscheid des Reg.-Rates des Kts. Thurgau vom 24. Dezember 1926, Nr. 3238.)

A. Sch., Zimmermeister in A., wurde auf Begehren der evangelischen Armenpflege A. durch Entscheid des Bezirksrates A. d. d. 19./25. Oktober 1926 verpflichtet, an die Unterstützung seiner Schwester, Witwe S. A. geborene Sch., geboren 1844, von A. einen Verwandtenbeitrag von 300 Fr. pro Jahr ab 1. April 1926 zu leisten. Dagegen erhob Sch. unterm 5. November 1926 Beschwerde an den Regierungsrat mit dem Begehren, es sei von seiner Beitragspflicht abzugehen, eventuell sei sie wesentlich zu ermäßigen und von einer Rückwirkung auf 1. April 1926 auf alle Fälle Umgang zu nehmen. Zur Begründung wird angeführt, daß grundsätzlich der Anspruch auf Unterstützung in der Reihenfolge der Erbberechtigung geltend zu machen ist und daß deshalb nach dem Ableben der leiblichen Tochter der Hilfsbedürftigen die Großtochter herangezogen und eventuell deren Zahlungsvermögen dargetan werden müsse, bevor ein Seitenverwandter verpflichtet werden könne. Verweigere sie trotz Zahlungsfähigkeit ihre Beihilfe und könne ein Zwang gegen sie nicht oder nur mit gewissen Umständen ausgeübt werden, so dürfe nicht einfach auf Seitenverwandte (Geschwister) gegriffen werden, sondern es habe dann die Gemeinde in die Lücke zu treten. Jedenfalls sei der